

BUREAUX : RUE NAIN.

ABONNEMENTS : ROUBAIX-TOURCOING: Trois mois, 12 fr.; Six mois, 23 fr.; Un an, 44 fr.

ANNONCES: 20 centimes la ligne. RECLAMES: 25 centimes. — On traite à forfait.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD

PROPRIÉTAIRE-GÉRANT: A. REBOUX

ON S'ABONNE ET ON REÇOIT LES ANNONCES: A ROUBAIX, chez les bureaux du journal, rue Nain, 1; A Lille, chez M. Bégin, libraire, rue Grande-Chaussée; A Paris, chez M. Havaux, Laflotte-Bullier, 4, Cio place de la Bourse, 8; A Bruxelles, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

Heures de départ des trains: Roubaix à Lille, 5 17, 7 02, 8 12, 9 48, 11 37, m., 12 26, 1 56, 3 42, 5 11, 6 15, 7 38, 9 36, 11 11, s. — Roubaix à Tourcoing-Mouscron, 5 38, 7 08, 8 43, 10 13, 11 23, m., 1 15, 2 46, 5 03, 6 03, 8 13, 10 22, 11 31. s. — Lille à Roubaix, 5 20, 6 50, 8 25, 9 55, 11 05, 12 57, 2 28, 4 45, 5 45, 7 55, 10 05, 11 15. Tourcoing à Roubaix et Lille, 5 10, 6 53, 8 03, 9 41, 11 28, 12 17, 1 47, 3 33, 5 02, 6 06, 7 28, 9 24, 11 02. Mouscron à Lille, 6 43, 7 53, 9 31, 11 18, 12 05, 3 21, 4 50, 5 57, 7 10, 9 10

Table with 2 columns: Bond type and Price. Rows include 3 0/0, 4 1/2, Emprunt 1871, Emprunt 1872 for dates DU 5 JUIN and DU 6 JUIN.

ROUBAIX, 6 JUIN 1875

Le mandat impératif.

M. Jules Brame, député du Nord, communique les deux lettres suivantes au Paris-Journal.

La première, signée de six électeurs roubaisiens, demande à M. Brame son opinion sur le suffrage universel, et semble le sommer de lui conserver cette fameuse intégrité dont M. de Rémusat avait fait le pivot deson élection.

La seconde, qui est la réponse du spirituel député du Nord, sera lue avec intérêt par nos lecteurs: Monsieur Jules Brame, député à l'Assemblée nationale, Délégué par un grand nombre d'électeurs de Roubaix, nous nous sommes rendus chez vous, vous croyant de retour de Versailles, pour que vous vouliez bien nous renseigner sur la conduite que vous comptiez tenir en face de l'amendement Jaubert, qui nous prépare la mutilation du suffrage universel.

N'ayant pas eu l'honneur de vous rencontrer, nous avons pris le parti de vous adresser notre demande par lettre, et nous espérons, monsieur, que vous voudrez bien y répondre à l'adresse de l'un de nous, afin que nous puissions communiquer votre réponse aux électeurs. Nous comptons bien que, mandataire élu par le suffrage universel, vous ferez tous vos efforts pour maintenir cette institution dans toute son intégrité.

Vous vous avisez que la présente lettre, ainsi que la réponse que vous jugerez devoir y faire, seront insérées dans les journaux. Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de notre considération distinguée. Signé: F. Hennion, rue de Blanchemaille, 93. — Alf. Willemyne, r. de l'Épéule. — (côté de l'Abreuvoir). — Heuri Duflos, 41, rue de la Paix. — Victor Lambin, rue du Quai, 20. — Charles Boune, rue de l'Épéule, (cour St-Joseph 14). — Clovis Claris, 12, rue Archimède.

Roubaix, le 2 juin 1875. Voici la réponse de M. Bramé: Messieurs, Vous me faites l'honneur de m'écrire, au nom, me dites-vous, d'un grand nombre d'électeurs, afin que je vous fasse connaître la conduite que je compte tenir au sujet de l'amendement Jaubert, qui pré- pare la mutilation du suffrage universel.

être de l'ouvrier et de sa famille, j'ai peu réfléchi jusqu'à ce jour à la proposition Jaubert. Tout doit arriver à son heure dans une Assemblée qui compte 750 membres, et où il existe des centaines de projets de lois à l'étude par droit d'initiative du député.

Vous me dites que cette proposition Jaubert prépare la mutilation du suffrage universel. Ne confondez pas mutilation avec élimination; celui qui mutilé un arbre est un barbare; celui qui l'émonde est un homme intelligent.

Veuillez vous rendre au cœur de l'hiver chez le jardinier voisin; vous le verrez tailler et écarter à force de bras les branches mortes ou inutiles, et faire une guerre incessante aux insectes et aux rongeurs; puis dans l'année même le sujet devient jeune et vigoureux: il défie le temps et affronte les dangers. Si, au contraire, on le néglige, si on le laisse envahir, il dépérit, il n'est plus bon qu'à faire des fagots. C'est le sort qu'il faut s'efforcer d'épargner au suffrage universel; je suis convaincu que vous partageriez mon avis.

Je voudrais qu'on éliminât du suffrage universel les paresseux ou les ivrognes qui font de la politique d'agitation ou de carrefour pour boire davantage, en laissant mourir leurs familles de faim et de misère; je voudrais qu'on éliminât les contrebandiers et les braconniers, spoliateurs de la fortune publique et privée.

Puis les insulteurs de la religion, qui bravent en bonne santé les sentiments les plus respectables et les plus sacrés, sauf à réclamer la présence d'un prêtre à l'heure de l'agonie. Puis encore, les membres des sociétés secrètes qui tendent à renverser les gouvernements pour s'établir sur leurs ruines, ceux de l'Internationale qui tendent à bouleverser l'État social, implacables soldats du désordre, ennemis acharnés de l'ouvrier dont ils tendent à oblitérer l'intelligence et la moralité.

Les intrigants qui arborent tous les drapeaux et portent toutes les cocardes, faisant cause commune avec les gens tarés parce qu'ils sont repoussés de la société. Les égoïstes qui, appartenant d'ancienne ou de fraîche date au parti révolutionnaire, sollicitent aujourd'hui avec ardeur la décoration, parce qu'ils ne veulent les révolutions que pour être décorés. A vous, hommes de travail, on pourrait faire à ce sujet les plus curieuses révélations.

Je voudrais également qu'on éliminât du scrutin ceux qui braillaient la guerre à outrance et se cachaient avec leurs parents et leurs protégés dans la première place, ambulance, administration, soupisail, ou se réfugiaient derrière le premier prétexte venu. Et les cuquins, fumeurs de marché, qui pour gagner des millions laissent mourir nos soldats de fatigue, de faim et de froid.

Puis encore ces hommes sans nom, qui devaient l'ennemi ont fait une révolution de rue et amené par leur faute la perte de centaines de mille hommes, de centaines de millions, et fait surgir au cœur de notre patrie, par leur complices délaissés, le meurtre, l'incendie et le pillage.

Je voudrais enfin qu'on éliminât du scrutin les imbéciles qui servent comme soldats dans toutes les armées révolutionnaires, qui se font tuer ou mener à Cayenne, tandis que leurs chefs immédiats recueillent de grasses sinécures du haut desquels ils narguent ceux qui ont versé leur sang et perdu leur liberté pour les leur faire obtenir.

Je voudrais vous dire que cette proposition Jaubert prépare la mutilation du suffrage universel. Ne confondez pas mutilation avec élimination; celui qui mutilé un arbre est un barbare; celui qui l'émonde est un homme intelligent.

Je voudrais enfin qu'on éliminât du scrutin les imbéciles qui servent comme soldats dans toutes les armées révolutionnaires, qui se font tuer ou mener à Cayenne, tandis que leurs chefs immédiats recueillent de grasses sinécures du haut desquels ils narguent ceux qui ont versé leur sang et perdu leur liberté pour les leur faire obtenir.

Citez-moi donc un chef qui n'ait pas obtenu une bonne sinécure ou un gros traitement; dites-moi le nom d'un soldat de la révolution qui soit arrivé à ce résultat. Vous connaissez trop, messieurs, les différentes phases et les détails de notre histoire, vous êtes trop intelligents pour ignorer qu'il y a plus d'un demi-siècle que le même jeu se pratique pour arriver toujours aux mêmes résultats: des sinécures, des gros traitements pour les chefs, la mort, la prison, le déshonneur pour les soldats.

Mais, me direz-vous, en y allant de la sorte il ne restera bientôt plus personne? Déterminez-vous! le nombre des honnêtes gens est en majorité considérable; il ne s'agit que d'élaguer les vauriens, simple question de moralité qui ne doit vous laisser aucune inquiétude.

Voilà, messieurs, toute ma pensée. Maintenant, dans la discussion d'un projet il y a des motifs, des explications, des développements et des nuances. Le télégraphe électrique est certainement une admirable invention, mais peu applicable au suffrage universel par un député lorsqu'il assiste à une discussion. Le suffrage universel doit être respecté dans toutes ses parties; ce qui vous sied peut ne pas convenir à d'autres. Vous savez combien il est difficile de contenter tout le monde, je ne l'ai jamais tenté; aidez-moi à réaliser ce projet: je vous fonderais la plus belle institution, le plus beau monument législatif des temps modernes.

Quels sont les moyens qu'il faudra employer pour arriver au résultat que je vous signale plus haut? C'est la question, je l'étudierai. Vous avez la bonté de me prévenir que vous ferez insérer votre lettre et ma réponse dans les journaux; j'ai été très sensible à votre politesse, mais j'ai voulu vous épargner cette peine: j'adresse aujourd'hui à chacun de vous un exemplaire d'un des principaux organes de publicité de la capitale; il contient ma réponse. Je suis convaincu qu'elle comblera tous vos vœux.

Et sous les réserves qui précèdent je vous prie de me croire, messieurs, votre très humble et très dévoué serviteur. (Signé) JULES BRAME, Député du Nord.

L'Assemblée nationale a repris hier ses séances, et chacun comprend très bien que nous entrons dans une phase toute nouvelle. En effet, pendant les cinq jours qui se sont écoulés du 21 au 30 mai, le gouvernement à peine installé n'a pu prendre part, que pour faire acte de présence, aux débats parlementaires. C'est véritablement d'aujourd'hui qu'il va se mêler aux luttes faciles à prévoir.

La gauche, toute meurtrie d'une chute qu'elle croyait impossible, a profité de ces quelques jours de répit pour se remettre, de recueillir, présumer ses forces et arrêter un plan de campagne qu'elle soutiendra avec l'énergie de vaincus décidés à tout mettre dans une dernière bataille. Ce plan a été arrêté dans les dernières réunions de ce groupe parlementaire, sur lesquelles on a décidé de garder le secret.

Les journaux du parti l'ont gardé, mais non pas assez toutefois pour que certains bruits d'interpellation ne soient venus jusqu'aux oreilles de la majorité. Le mouvement préfectoral serait le prétexte. On interpellerait d'abord le cabinet sur les changements accomplis dans l'administration, dès que les modifications encore attendues seront publiées; il n'est point douteux que ces terrains ne paraissent peu solides aux opposants, mais ils sont bien obligés de prendre leurs armes où ils les trouvent. Celles-ci sont peu dangereuses; rien ne saurait, au contraire, être plus agréable au nouveau gouvernement que d'expliquer à ces messieurs de la gauche — qui ne veulent pas comprendre sans qu'on leur mette les points sur les i — ce qu'on entend par l'Ordre moral.

La République française dit qu'on ne veut pas songer à rétablir cet ordre par des discours à la tribune. En quoi le Gouvernement est parfaitement de cet avis. La circulaire du ministre de l'Intérieur indique parfaitement aux membres de l'administration départementale la conduite qu'ils ont à tenir. C'est ainsi que les préfets n'hésitent plus à suspendre de leurs fonctions les maires trop sympathiques à l'Ordre moral que voudrait établir M. Gambetta. Le maire de Roanne a été suspendu pour avoir toléré des faits scandaleux de la part de brigadiers de police; le maire de Pézanas a été suspendu pour s'être refusé à faire afficher dans sa commune des documents officiels qui annonçaient la démission de M. Thiers et son remplacement par le maréchal de Mac-Mahon.

Mais il y a une chose à faire et nous sommes encore de l'avis de la République, quand elle ajoute, croyant à coup sûr mettre le gouvernement dans un embarras inextricable: « Les changements dans le personnel administratif et judiciaire sont des actes exécutifs qui ne suffisent point à défrayer l'activité d'une assemblée qui se croit chargée pour longtemps encore, des destinées d'un grand pays comme la France. Il faut en venir à des mesures, à des lois positives, etc... » Eh! sans doute, personne n'a pensé que la majorité conservatrice formée contre le gouvernement de M. Thiers et victorieuse de ce gouvernement dut se complaire jusqu'à la fin des siècles dans le spectacle des changements administratifs qui, dans quelques jours, seront à peu près tous achevés. Oui, il faut des mesures, des lois positives, et c'est à quoi pensent à la fois le ministère et les commissions de l'Assemblée.

En dehors des lois courantes du budget, des traités de Commerce, de la réorganisation de l'armée, les grandes lois de réorganisation nationale et sociale ne manquent pas, de ces lois qui rencontreront toujours unis tous les conservateurs, même ceux qui sont encore égarés dans le centre gauche, et qui, repoussant les doctrines sociales de la gauche, croient encore possible de lui tendre la main et de marcher avec elle sur le terrain politique.

La majorité et le gouvernement comprennent très-bien qu'il n'y a pas de politique à faire en ce moment, qu'il faut rester absolument sur le terrain social où la gauche sera toujours isolée. En tout cas, on obtiendra forcément un résultat considérable: l'annulation du centre gauche. Car de deux choses l'une: ou les membres de ce groupe se rallieront entièrement à la majorité ou les uns iront vers la droite et les autres vers la gauche.

Non, monsieur, tout n'est pas si vide ni si froid. Il y a quelque chose, et quelque chose de marcher, et prêt une oreille attentive à tous les bruits qu'il pouvait saisir dans l'espace.

Il entendit bientôt un pas lointain d'abord, puis de plus en plus distinct, et qui certainement venait à lui. — Oh! oh! murmura-t-il, ou je me trompe fort, ou celui qui m'arrive dessus est le vieux Jacques — mon maître, ou peut s'en faut — qui n'a jamais que de mauvaises compliments à me faire, de mauvaises paroles à me dire, et qui me tuerait avec ses yeux, si ses yeux étaient des pistolets, car il les tient toujours braqués sur moi, et chargés à balles... Avec lui j'aime autant la faute que l'adresse... et puisqu'il y a de la place à côté de l'endroit où il va passer, j'attendrai bien jusqu'à demain matin pour lui dire bonsoir!

Celui dont Pedro et Bas-Rouges avaient ainsi pressenti la venue, ne se trouvait pas encore dans le même chemin qu'eux. Il en suivait un autre, oblique à celui-ci, mais qui venait le rejoindre à deux ou trois cents mètres. On apercevait déjà le point de rencontre des deux sentiers.

— Il n'est que temps! murmura Pedro. Et, légèrement, d'un seul bond, il franchit le talus de la route encaissée, et il alla se cacher derrière le tronc d'un pommier centenaire, accablé sous le double poids de ses années et de ses fruits.

— Va donc et reviens! Je tâcherai qu'il ne dise rien! Prends-tu Bas-Rouges? — Je n'ai pas besoin de le prendre... quand il ne me sentira plus ici, il ne tardera pas à retrouver ma route: il n'y a qu'à le laisser faire... — S'en aller à des heures pareilles... si c'est permis!

— Aussi je ne demande pas la permission! vous voyez bien. — Non, tu la prends! mauvais sujet, va! Tu peux te vanter que si je t'aime un peu, c'est bien malgré moi. Pedro n'avait pas encore fait deux enjambées sur la route que Bas-Rouges parut, entre ses crocs blancs un morceau de fillette, enlevé je ne sais d'où, comme un prudent à-compte qu'il était bien-aise de s'assurer sur un souper problématique.

Le berger revint sur ses pas: puis, du seuil de la cour où il s'arrêta: — Eh! la mère cria-t-il à la paysanne, soupe pour deux! ou vous savez bien que c'est moi qui m'en passerai... car je donnerai ma part à Cas-Rouges... — Va toujours, je ne l'oublierai pas plus que toi!

— Cette fois je m'en vais pour tout de bon... Mais si ça vous fait plaisir de m'embrasser! — En effet, c'est à peu près le temps que je vais mettre. La paysanne lui prit la tête à deux mains, et lui mit sur le front un baiser... et une larme. — Je ne sais pas ce qu'elle a à m'aimer comme cela! fit le berger en s'en allant, mais je ne puis pas dire qu'elle n'a pas d'amitié pour moi... — Le pauvre garçon! pensait Cath-

ronne de son côté, quelle vie il mène... et quel avenir l'attend!... Ne pourrais-je jamais rien faire pour lui?... il y a des moments où il me semble qu'il est bien près de se perdre!

— Oh! oh! murmura-t-il, ou je me trompe fort, ou celui qui m'arrive dessus est le vieux Jacques — mon maître, ou peut s'en faut — qui n'a jamais que de mauvaises compliments à me faire, de mauvaises paroles à me dire, et qui me tuerait avec ses yeux, si ses yeux étaient des pistolets, car il les tient toujours braqués sur moi, et chargés à balles... Avec lui j'aime autant la faute que l'adresse... et puisqu'il y a de la place à côté de l'endroit où il va passer, j'attendrai bien jusqu'à demain matin pour lui dire bonsoir!

Celui dont Pedro et Bas-Rouges avaient ainsi pressenti la venue, ne se trouvait pas encore dans le même chemin qu'eux. Il en suivait un autre, oblique à celui-ci, mais qui venait le rejoindre à deux ou trois cents mètres. On apercevait déjà le point de rencontre des deux sentiers.

— Il n'est que temps! murmura Pedro. Et, légèrement, d'un seul bond, il franchit le talus de la route encaissée, et il alla se cacher derrière le tronc d'un pommier centenaire, accablé sous le double poids de ses années et de ses fruits.

— Va donc et reviens! Je tâcherai qu'il ne dise rien! Prends-tu Bas-Rouges? — Je n'ai pas besoin de le prendre... quand il ne me sentira plus ici, il ne tardera pas à retrouver ma route: il n'y a qu'à le laisser faire... — S'en aller à des heures pareilles... si c'est permis!

— Aussi je ne demande pas la permission! vous voyez bien. — Non, tu la prends! mauvais sujet, va! Tu peux te vanter que si je t'aime un peu, c'est bien malgré moi. Pedro n'avait pas encore fait deux enjambées sur la route que Bas-Rouges parut, entre ses crocs blancs un morceau de fillette, enlevé je ne sais d'où, comme un prudent à-compte qu'il était bien-aise de s'assurer sur un souper problématique.

Le berger revint sur ses pas: puis, du seuil de la cour où il s'arrêta: — Eh! la mère cria-t-il à la paysanne, soupe pour deux! ou vous savez bien que c'est moi qui m'en passerai... car je donnerai ma part à Cas-Rouges... — Va toujours, je ne l'oublierai pas plus que toi!

— Cette fois je m'en vais pour tout de bon... Mais si ça vous fait plaisir de m'embrasser! — En effet, c'est à peu près le temps que je vais mettre. La paysanne lui prit la tête à deux mains, et lui mit sur le front un baiser... et une larme. — Je ne sais pas ce qu'elle a à m'aimer comme cela! fit le berger en s'en allant, mais je ne puis pas dire qu'elle n'a pas d'amitié pour moi... — Le pauvre garçon! pensait Cath-

ronne de son côté, quelle vie il mène... et quel avenir l'attend!... Ne pourrais-je jamais rien faire pour lui?... il y a des moments où il me semble qu'il est bien près de se perdre!

— Oh! oh! murmura-t-il, ou je me trompe fort, ou celui qui m'arrive dessus est le vieux Jacques — mon maître, ou peut s'en faut — qui n'a jamais que de mauvaises compliments à me faire, de mauvaises paroles à me dire, et qui me tuerait avec ses yeux, si ses yeux étaient des pistolets, car il les tient toujours braqués sur moi, et chargés à balles... Avec lui j'aime autant la faute que l'adresse... et puisqu'il y a de la place à côté de l'endroit où il va passer, j'attendrai bien jusqu'à demain matin pour lui dire bonsoir!

Feuilleton du Journal de Roubaix

BAPTÊME DU SANG

PROLOGUE III (Suite) — Ne m'attendez pas pour souper! dit-il d'une voix sèche et brève. Il faut que je sorte, et je ne sais encore à quelle heure je rentrerai... mettez ma soupe sur la fenêtre: je l'aime froide! et, comme cela, je me dérangerai personne. — Mais enfin, resteras-tu longtemps dehors? — Impossible de le dire. — Jacques se fâchera! — Je n'y serai pas! — J'y serai, moi, Pedro, et c'est à qui tu ne penses guère. — Bast! cela ne durera pas longtemps et vous n'aurez qu'à ne pas me défendre... il se taira! — Il fermera la porte à clef... comme l'autre fois! — Et comme l'autre fois aussi, je passerai par la fenêtre! — Et où vas-tu comme cela? — D'abord au Clos-Vasnier, près de la gare de M. le marquis, visiter mes collets. Avant que ce coquin de Dagou-

LOUIS ENAULT. La suite au prochain numéro.